érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« Histoires d'hiver : chronique d'une attente »

Ouvrage recensé :

Histoires d'hiver, Canada (Québec) 1998, 106 minutes

par Carlo Mandolini

Séquences : la revue de cinéma, n° 201, 1999, p. 34-36.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/49069ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:06

Histoires d'hiver

Histoires d'hiver
Chronique d'une attente

La nostalgie a toujours la cote au cinéma québécois. La génération des Jutra, Beaudin et Carle aimait se souvenir de l'époque d'un Québec encore à naître, celui des oncles Antoine, J. A. Martin ou autres postières. Les cinéastes de la génération plus récente préfèrent immobiliser les aiguilles à une époque qui nous est plus contemporaine, où le Québec des pionniers cède résolument la place à un avant-goût de modernité.

Ainsi, après **Le confessionnal**, **Sous-sol** et **Nô**, c'est au tour d'**Histoires d'hiver**, de François Bouvier, de jeter un regard nostalgique sur une société qui – à l'instar du protagoniste du film – s'apprête à quitter l'enfance.

Nous sommes en 1967. Le jeune Martin Roy termine sa scolarité élémentaire dans un climat psychologique un peu trouble. C'est la fin de l'enfance et, entre les difficultés scolaires, la famille, les étranges

messages socio-politiques de son prof d'anglais et les premiers émois amoureux, le jeune homme de dix ans n'arrive plus à se raccrocher à ses repères habituels. Heureusement ses passions de toujours, Henri Richard et les Canadiens, lui demeurent fidèles. Le grand rêve de Martin (rêve plus collectif que personnel) est de devenir un jour hockeyeur professionnel. Mais en attendant ce jour, il se contenterait bien d'assister – au moins une fois dans sa vie – à un match de Hockey au Forum de Montréal.

Or Martin habite trop loin de la grande ville, dans une de ces banlieues qui ressemblent encore trop à la campagne, avec un magasin général et un curé qui rappelle aux enfants que «Dieu sait tout et vous suit partout». Dans ces petites villes trop périphériques où tout est hors de portée. Comme un rêve au bout d'un chemin trop long et sinueux : Montréal, sa vie, son ouverture sur le monde et, surtout, son Forum. De sa banlieue, Martin se contente alors d'observer la vie passer, en essayant d'en saisir le mode d'emploi à défaut d'y participer pleinement.

C'est dans cet univers clos et figé que François Bouvier campe cet *amarcord* aux accents de chez nous. Inspiré du roman de Marc Robitaille, **Histoires d'hiver** prend la forme d'une chronique impressionniste sur l'enfance et les rites de passage.

Cette idée de passage, Bouvier la prend à la lettre, puisqu'il construit son film sur une structure qui privilégie le mouvement, ou plutôt son contraire (du moins pour une bonne partie du film). Martin veut en effet aller à Montréal, voir les Canadiens. Mais son père s'y oppose, parce que c'est trop loin et trop cher... et aussi, parce qu'il a d'autres préoccupations qui le rendent insensible aux rêves de son fils.

Aussi, le jeune garçon n'a d'autre choix que d'écrire directement à Henri Richard, dans l'espoir d'obtenir les précieux billets. En fait, c'est comme si Martin savait que son salut ne pouvait provenir que de l'extérieur, puisqu'à l'intérieur, à force d'immobilisme, la société (sa communauté) semble vouée à l'extinction.

Cette tension mobilité-immobilité est présente à plusieurs niveaux et se matérialise tout particulièrement dans la relation entre Hervé (le père de Martin) et son frère Maurice (l'oncle de Martin). Maurice, qui est garagiste (son métier est donc de s'assurer que les voitures roulent), représente évidemment le mouvement, donc l'espoir; alors que le père, concentré sur lui-même et sa possible promotion, se coupe du monde (on le voit d'ailleurs à quelques reprises, chez lui, coiffé d'un casque d'écoute en train de réviser ses leçons d'anglais, n'entendant plus rien de ce qui se passe autour de lui).

Dans l'une des toutes premières scènes établissant, cette fois, la relation entre Maurice et Martin, l'enfant demande à son oncle de lui raconter, à nouveau, cette histoire sur Maurice Richard, selon laquelle il était absolument impossible d'arrêter le Rocket lorsqu'il avait amorcé une montée. Plus tard, après que Martin et son copain eurent volé des cartes de joueurs de hockey au magasin général (dont le propriétaire, Bouvier nous le montre bien, est réputé pour sa lenteur), c'est au garage de Maurice qu'ils se rendent, afin d'emprunter les clés d'une voiture et s'y réfugier pour découvrir leurs cartes. Évidemment, Maurice lance sans hésiter les clés à son neveu, dans un geste très symbolique. Enfin, l'événement le plus significatif à cet égard est sans doute la scène où Maurice subit une crise cardiaque alors qu'on lui dit d'aller attendre à l'extérieur pendant que Hervé reçoit son patron à souper.

Le malaise de Maurice – et finalement sa mort – sera pour Martin le rite de passage ultime grâce auquel l'enfant, devenu adolescent, apprendra à voler de ses propres ailes. C'est d'ailleurs suite à cet événement (on ne peut s'empêcher de penser à une sorte de parricide détourné) que l'on voit Martin – qui entre-temps a obtenu ses billets pour le Forum – à bord d'un bus filant à bonne allure. Cette image nous fait comprendre que le jeune homme est désormais prêt à entrer dans la vie, peu importe que les Canadiens aient perdu le match.

Tous les événements de cette chronique d'une enfance, en cette année de l'Expo, sont filmés à hauteur d'enfant. La narration du film

Histoires d'hiver

de Bouvier est en effet assurée par un regard (et un esprit) d'enfant qui voit des choses qu'il ne parvient parfois pas à comprendre. D'où cette impression, que ressent parfois le spectateur devant **Histoires d'hiver**, d'être plongé lui aussi dans une série de situations qu'il ne maîtrise pas toujours et dans lesquelles évoluent des personnages – pourtant importants – dont il ne saura pratiquement rien.

Cette approche audacieuse est fort cohérente avec le propos, même si elle peut parfois frustrer le spectateur, qui a l'impression d'avoir perdu ce traditionnel regard omniscient et de se retrouver dans une situation où il subit les événements, plus qu'il ne les contrôle.

Or, malgré cette construction intelligente et sensible, qui contribue grandement au sentiment d'émotion et de nostalgie, **Histoires d'hiver**, dans son élan vers le lyrisme et la poésie, trébuche sur des pièges souvent tendus par ce genre de films.

Le premier piège que Bouvier n'a su éviter, est celui de la reconstitution d'époque. En effet, Bouvier est tellement soucieux de mettre en valeur le travail de direction artistique, qu'il finit par alourdir la mise en scène. Très souvent, on a l'impression que les plans ne sont motivés que par le désir de montrer les décors (qui ont l'air trop propres). Piège, ensuite, des films sur les rituels de passage, où l'enfant – dissimulé derrière une porte – est le témoin involontaire d'une scène d'amour (ici très pudique) qui lui fait comprendre qu'il y a autre chose dans la vie que le hockey. Piège, enfin, de la construction narrative classique du film nostalgique: l'incontournable narration en voix off, lue avec ce savant mélange de candeur et d'émotion, accompagnée d'une musique de circonstance (ici les accords mélancoliques de Michel Rivard).

En fait Bouvier, malgré les intentions très honnêtes de ce film, n'arrive pas à nous émerveiller.

C'est comme si **Histoires d'hiver** avait été conçu à partir d'une grille de figures imposées, à l'instar de cette peinture à numéros (métaphore involontaire du film) que réalise la mère de Martin dans un plan du début.

Aussi, bien qu'il soit assez adroit et correct, parfois même fort sympathique, le film demeure un peu froid, proche de l'exercice de style qui déballe ses effets dramatiques *précisément* là où on les attendait.

Néanmoins, François Bouvier sait nous émouvoir. Son film est souvent touchant et drôle, rempli de tous ces moments intenses qui font l'enfance et la vie.

Carlo Mandolini

HISTOIRES D'HIVER
Canada (Québec) 1998, 106 minutes — **Réal.:** François Bouvier — **Scén.:** François Bouvier, Marc Robitaille, librement inspiré du roman *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*, de Marc Robitaille — **Photo:** Allen Smith — **Mont.:** André Corriveau — **Mus.:** Michel Rivard — **Déc.:** André-Lyne Beauparlant, Diane Gauthier, Paul Hotte — **Int.:** Joël Drapeau-Dalpé (Martin), Denis Bouchard (Maurice, l'oncle), Luc Guérin (Hervé, le père), Diane Lavallée (Jacqueline, la mère), Suzanne Champagne (Mademoiselle Chouinard), Sylvie Legault (Corinne), Patrick Thomas (Benoît), Roger Léger (le père de Benoît), Robert Toupin (le directeur d'école), Marc Gélinas (M. Girouard, l'épicier), André Montmorency (M. Gagné, voisin) — **Prod.:** Yuri Yoshimura-Gagnon, Claude Gagnon — **Dist.:** Behaviour.

Le Grand Serpent du monde

Le serpent dans l'œuf

Le Grand Serpent du monde

Yves Dion œuvre dans le domaine du cinéma depuis trente ans pendant lesquels il a commis plusieurs documentaires. Au royaume de la fiction, c'est L'**Homme renversé** qui nous l'a fait connaître. **Le Grand Serpent du monde** est le cinquième titre du programme *Familiarité* de l'ONF. Les films précédents nous montraient l'éclatement de la famille d'aujourd'hui. Le film d'Yves Dion semble vouloir aller beaucoup plus loin que les autres. Le verbe sembler, ici, n'est pas employé comme figure de coquetterie. Tout le film est à placer sous le signe de ce verbe, parce qu'il nous faut deviner ce qui est, parfois, à peine suggéré. Certains diront que c'est là son charme. D'autres rétorqueront que c'est là que le bât blesse. Laissons aux autres le bât qui blesse et plaidons pour le charme.

Tom Paradise est chauffeur d'autobus sur un circuit urbain. Ses clients habituels, il les connaît bien. Il entretient de très bonnes relations avec eux. Il y a ce jeune homme qui, en sortant, se dirige vers un cimetière. Cette dame plantureuse qui dissimule un chiot sous son manteau. Et surtout ce quidam du nom de Monsieur qui exige qu'on ne touche pas à son siège réservé même si l'autobus est très peu peuplé. Somme toute, par sa bonne humeur, Tom semble dire qu'il est le plus heureux des hommes dans le meilleur des mondes. Pour lui, c'est le paradis sur terre.

Dans tout paradis terrestre il y a un serpent qui veille. La vie sentimentale de Tom périclite. Même s'il est peut-être père sans le savoir,